La fin d'une illusion

La catastrophe de l'*Airbus* A320 dans les Alpes a bouleversé les esprits. La nature même de l'accident, délibérément provoqué par un copilote, dont on sait aujourd'hui qu'il n'aurait jamais dû être aux commandes de l'avion de la compagnie allemande *Germanwings*, dépasse en effet l'entendement. Pour l'Allemagne, qui compte le plus grand nombre de victimes, la douleur et l'incompréhension s'accompagnent d'une terrible constatation : à savoir que le perfectionnisme allemand si proverbial a lui aussi ses limites.

Sans vouloir minimiser l'ampleur de la catastrophe, il convient de rappeler que l'actualité internationale est chaque jour alimentée par des informations qui font froid dans le dos : des avions disparaissent des écrans radars au-dessus de l'Océan indien ou sont abattus au-dessus de régions désertiques africaines, des tornades, des tremblements de terre, des attentats, des bombardements... la liste est longue de ces dépêches accablantes qui plongent des populations entières dans le deuil et le traumatisme. Mais jusqu'ici, l'Allemagne semblait avoir été épargnée par de telles catastrophes et beaucoup d'Allemands se considéraient en fait comme les spectateurs du malheur d'autrui, dont serait exclue l'Allemagne.

« Il n'y a pas de risque zéro, malgré un sens profond de la perfection »

D'aucuns n'hésitent pas à mettre en exergue la qualité de la technologie allemande, de ses ingénieurs et experts, ce qui dans d'autres domaines est résumé par l'évocation d'un supposé « modèle allemand ». D'autres mettent des noms sur cette qualité : des joueurs de football, des pilotes de Formule 1, des Prix Nobel. Et un constructeur allemand n'hésite pas à faire appel à Claudia Schiffer (le *model* allemand) pour vanter dans ses spots télévisés, en français, la qualité de sa marque par ce simple slogan : *« C'est une Allemande »*. Deux qualités (efficacité et beauté) pour une démonstration de quelques secondes.

Pourtant, la qualité allemande a connu quelques égratignures ces dernières années : en 1997 un nouveau modèle de la classe A de *Mercedes* testé en Suède avait raté son virage et démontré, en présence de la presse, son manque d'équilibre (test de l'élan) – le même tonneau en 2012 avec une voiture de *Toyota* n'avait pas ému la presse pour autant ; un gigantesque aéroport à Berlin est toujours en construction, sans que l'on puisse avancer une date de son inauguration prévue initialement en... 2011 ; de nombreux ponts doivent être rénovés jusqu'à la plus petite soudure dans les plus brefs délais, ce qui contraint les poids-lourds à des détours imprévus pour éviter tout risque d'effondrement.

Face à ces quelques exemples de déboires, la confiance s'effrite. Personne ne demande certes à un chauffeur de taxi ou de bus s'il a ingurgité de l'alcool avant de montrer dans son véhicule. Personne n'envisage le pire avant de s'engager sur une route, même pas en période de fort trafic. Personne ne soupçonne un mauvais fonctionnement de sa machine à laver, de son chauffage ou de son téléviseur qui pourrait provoquer un court-circuit et détruire son appartement. Mais si l'avion de *Germanwings*, en vol pour Düsseldorf, s'était écrasé sur une ville ? Ou sur une centrale nucléaire ? La liste des questions est longue qui traduisent désormais le doute.

Ce n'est pas revenir aux bons vieux préjugés que de voir dans la confiance des Allemands l'expression de ce sens aigu de la précision et du perfectionnisme (d'autres diraient de l'ordre et de la discipline) qui ne laisse aucune place à l'improvisation. Telle est pourtant l'implacable constat de la catastrophe d'un avion dont la réputation n'est plus à faire : l'Allemagne, aussi fiable soit-elle aux yeux des consommateurs allemands et étrangers, n'est pas, elle non plus, à l'abri de défections. C'est un pays comme les autres. Un pays normal, qui apprend par l'expérience d'un événement douloureux et indicible que personne n'échappe au destin : il n'y a pas de risque zéro, malgré un sens profond de la perfection.

François Talcy